

**En guise de conclusion  
Le temps, l'histoire et le planificateur**

*Philippe Couty\**

Les planificateurs et les praticiens du développement doivent-ils s'intéresser à l'histoire des pays où ils travaillent ? Si oui, s'agit-il pour eux d'acquérir simplement une sensibilité accrue à la dimension temporelle des phénomènes socio-économiques, ou leur faut-il entreprendre systématiquement, à propos de chaque problème et de chaque projet, une analyse historique visant à dévoiler les évolu-

qui eût enchanté Renan : « *The Mecca of the economist lies in economic biology* », Wick- sell, économiste pourtant particulièrement convaincu de la supériorité du raisonnement logico-mathématique en économie, recommandait sur la fin de sa vie (il est mort en 1926) aux jeunes économistes d'acquérir avant tout une solide culture historique [Seligman, 1962 : 56].

Pour dépasser ces revirements, cherchons à distinguer quels peuvent être, pour un planificateur d'aujourd'hui, les paliers d'intensité du recours à l'histoire.

## I

Commençons par ce qu'on pourrait appeler le niveau minimum. Il correspond à des exigences de simple bon sens, mais en la matière on est bien obligé de reconnaître que le bon sens n'est peut-être pas toujours la chose au monde la mieux partagée.

Critiquant le plan nigérien de 1965-1968, Thénevin [1980 : 56] regrette par exemple que le modèle de développement retenu n'ait pas intégré le risque climatique : « L'absence d'analyse historique est grave car l'étude du passé aurait permis d'éviter l'oubli du risque d'apparition de périodes de grande sécheresse. » Ce

tirer pleinement parti de l'histoire, il faudrait en somme que celle-ci reste immobile. Or l'histoire n'est-elle pas justement l'étude du changement ?

## II

Pour sortir de cette impasse, examinons un autre mode d'utilisation de la connaissance historique, défini par Thénevin [1980 : 69] lorsqu'il étudie le système d'information nécessaire à l'élaboration de la stratégie et de la politique de développement. Il s'agit, nous dit Thénevin, de dévoiler trois choses :

- les tendances d'évolution et les changements à prévoir ;
- les potentialités physiques, techniques ou humaines qui pourraient se réaliser ;
- les contradictions ou tensions futures à résoudre.

On n'arrivera jamais, bien sûr, à une connaissance totale de ces tendances, de ces potentialités et de ces contradictions, mais on peut au moins s'efforcer d'aller le plus loin possible dans chacune des directions indiquées. L'idée qui inspirera cet effort, c'est que certains événements, certaines situations ont leur germe et leur commencement dans une époque antérieure. Tout est lié, le passé annonce et détermine le présent, lequel à son tour pousse l'avenir sur la scène :

« There is a history in all men's lives  
Figuring the nature of the times deceas'd,  
The which observ'd, a man may prophesy  
With a near aim, of the main chance of things  
As yet not come to life, who in their seeds  
And weak beginnings lie intreasur'd. »  
[Shakespeare, II<sup>e</sup> partie de *Henri IV*, acte III, scène 2.]

« Il y a dans toutes les vies humaines des faits qui représentent l'état des temps évanouis ; en les observant, un homme peut prédire presque à coup sûr le développement essentiel des choses encore à naître, qui sont recelées en germe dans leurs faibles prodromes, et que l'avenir doit couvrir et faire éclore. » [Traduction de F. V. Hugo].

Ce thème est éminemment poétique, et Claudel s'y attarde avec jubilation : « Le passé est une incantation de la chose à venir, sa nécessaire différence génératrice, la somme sans cesse croissante des conditions du futur » [Claudel, 1967 : 140]. Transposée dans le domaine scientifique, une telle façon de voir présente au moins un avantage, mais aussi certains dangers.

L'avantage, c'est de consolider, presque à l'excès, l'idée que personne – et surtout pas le planificateur – ne part de zéro. Il n'y a pas de table rase. Comme les chefs d'armée dont parle Tolstoï dans *Guerre et Paix*, les décideurs économiques ne se trouvent jamais au début, mais toujours au milieu d'une série d'événements dont chacun découle de tous ceux qui l'ont précédé. Tolstoï en conclut que le commandant en chef a l'illusion de commander. Son héros, c'est le vieux Koutouзов, qui se contente de gagner du temps en lisant des romans français. Moins négativement, nous pourrions retenir que la connaissance de l'histoire est doublement utile. Elle fait sentir au planificateur enthousiaste la force des enchaînements qu'il devra rompre s'il veut leur substituer d'autres séquences d'évolution. Elle suggère au planificateur devenu plus modeste de rendre ses schémas d'intervention compatibles avec le cours quasi irrésistible des choses.

Venons-en aux dangers. Le premier est facile à éviter. Il naît de la tentation qu'on peut éprouver de réduire les données historiques à des séries statistiques

suffisamment expliqué l'ensemble du passé obtiendra inévitablement, par suite de cette seule épreuve, la présidence mentale de l'avenir<sup>1</sup>. »

Expliquer doit être entendu ici, me semble-t-il, au sens latin, *explicare vestem* « déployer des étoffes », *explicare volumen* « dérouler un manuscrit ». Expliquer le passé, c'est le démonter et l'étaler comme on dispose les pièces d'un fusil sur une toile de tente pour la revue d'armes. L'histoire à venir serait virtuellement inscrite dans un présent qui, lui-même, était virtuellement inscrit dans le passé. Si nous savions tout, ou le maximum de choses, sur le passé et le présent, nous pourrions prédire l'avenir. Il est possible d'étaler devant nos yeux, à un moment donné, l'ensemble des processus historiques, c'est-à-dire de les faire sortir du temps, de nier le temps. Paradoxalement, le positivisme rejoint ici la connaissance atemporelle et divine des scolastiques, la vision statique et omnisciente du passé, du présent et de l'avenir<sup>2</sup>. Là encore, le recours à l'histoire semble reposer, en dernière analyse, sur une négation et une disparition de la spécificité historique. L'effort de connaissance historique n'aurait d'autre but que de ruiner et d'éliminer son objet.

Parvenus à ce point, il nous reste à nous demander si l'on ne doit pas rechercher dans l'histoire autre chose d'irréductible et d'inentamable, qui serait enfin le changement lié au déroulement même du temps.

### III

« *We must take time seriously. To make a comparison between two situations, each with its own future and its own past, is not the same thing as to trace a movement from one to the other* » [Robinson, 1960 : v].

Un économiste a suivi cette recommandation de Joan Robinson bien avant qu'elle ne fût écrite. C'est Augustin Cournot [1975, chap. 20], lorsqu'il opposait histoire et théorie<sup>3</sup>. Si l'on peut, dit Cournot, remonter de l'état final d'un système, et de proche en proche, jusqu'à son état initial, alors la dimension historique est absente. Le système s'est développé de lui-même, hors du temps. En réalité, quand on veut expliquer l'état actuel d'un système, on devra faire appel à des faits qu'aucune théorie ne peut expliquer ni prévoir. Ce sont ces faits qui sont du ressort de la connaissance historique. Leur nombre et leur importance croissent avec la complication des processus étudiés. On n'a pas à recourir à l'histoire dans la recherche mathématique, alors que les faits d'évolution ont une grande importance en biologie, et une importance primordiale en sociologie.

Autrement dit, les faits historiques entrent dans la catégorie des choses données, immédiates, qui rendent d'emblée superfétatoire et insuffisant tout essai de formalisation. Descartes [1953 : 575] l'avait dit brutalement : « Les philosophes,

1 Cité avec ironie par Marrou [1954 : 11]. On trouve dans le *Discours sur l'esprit positif* d'où est tirée cette phrase, un autre passage encore plus révélateur : « L'esprit positif... peut seul représenter convenablement toutes les grandes époques historiques comme autant de phases déterminées d'une même évolution fondamentale, où chacune résulte de la précédente et prépare la suivante selon des lois invariables qui fixent sa participation spéciale à la commune progression » [Comte, 1971 : 61].

2 Telle qu'elle est décrite par exemple dans la *Somme théologique* : « *Deus autem omnia videt in uno... unde simul et non successive omnia videt* » [I, Qu. 14, art. 7]. Et plus loin : « *Deus autem non sic cognoscit infinitum, vel infinita, quasi enumerando partem post partem, cum cognoscat omnia simul, non successive* » [I, Qu. 14, art. 12].

3 Voir les observations de F. Mentre, à l'article « Histoire du vocabulaire... » [Lalande, 1976 : 415].

en tâchant d'expliquer par les règles de leur logique des choses qui sont manifestes d'elles-mêmes, n'ont rien fait que les obscurcir. » Ces choses manifestes d'elles-mêmes, mais inimaginables, imprévisibles, proviennent de l'invention sociale et témoignent de la multiplicité des cheminements historiques. « Dans les crises, écrit Michel Aglietta [1981 : 19], se forment des conjonctures instables dont

à une société traditionnelle située dans le *vorher* et l'*ausserhalb* de Jaspers. Pourtant la connaissance historique, étendue à la période précoloniale, rend indéfendable l'idée d'une société immobile, se reproduisant à l'identique pendant une période indéfinie. Elle nous persuade que le développement n'est pas un processus simple commençant avec la mise en contact de l'Afrique et de ce qu'on appelle le monde capitaliste, mais résulte d'une combinaison entre la ou les dynamiques européennes et mondiales d'une part, les changements internes aux sociétés africaines d'autre part.

Enfin, on ne peut que partager l'opinion de Gruson : les plans, les pro-

## BIBLIOGRAPHIE

- AGLIETTA M. [1981], « Crises et transformations sociales », *Problèmes économiques*, 1723, 13 mai 1981 : 17-22.
- CLAUDEL P. [1967], « Art poétique, connaissance du temps », *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard : 121-145.
- COMTE A. [1971], « Catéchisme positiviste. Appel aux conservateurs. Discours sur l'esprit positif », *Œuvres*, XI, Paris, Anthropos.
- COURNOT A. [1975], « Essai sur le fondement de nos connaissances et sur le caractère de la critique philosophique », *Œuvres complètes*, X, Paris, Vrin.
- GRUSON Cl. [1977], « Une politique de développement pour le tiers-monde : ses données technico-économiques », *Revue Tiers-Monde*, XVIII (71), juillet-septembre 1977.
- JASPERS K. [1949], *Vom Ursprung und Ziel der Geschichte*, Zurich, Artemis Verlag, 360 p.
- LALANDE A. [1976], *Vocabulaire technique et Critique de la philosophie*, 12<sup>e</sup> édition, Paris, PUF, 1323 p.
- LOVEJOY P. E. [1978], « The Borno Salt Industry », *The International Journal of African Historical Studies*, XI (4) : 629-668.
- MARCHAL J.-Y. [1980], *Chronique d'un cercle de l'AOF, Ouahigouya (Haute-Volta), 1908-1914*, Travaux et Documents de l'ORSTOM, 125, Paris, ORSTOM.
- MARROU H.-I. [1954], *De la connaissance historique*, Paris, Le Seuil, 318 p.
- MARSHALL A. [1956], *Principles of Economics*, 8<sup>e</sup> édition, Londres, MacMillan, 731 p.
- MONTEIL V. [1966], « Une confrérie musulmane : les Mourides du Sénégal », *Initiations et Études africaines*, XXI : 159-202.
- RENAN E. [1973], *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Garnier-Flammarion, 312 p.
- ROBINSON J. [1960], *Exercises in Economic Analysis*, Londres, MacMillan, 242 p.
- SELIGMAN B. B. [1962], *Main Currents in Modern Economics*, New York, Free Press of Glencoe, 887 p.
- TILHO J. [1910-1914], *Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909)*, Paris, Imprimerie nationale.
- THÉNEVIN P. [1980], *Planification intégrée et Système d'informations*, note AMIRA, 30, 81 p. multigr.
- VEYNE P. [1978], *Comment on écrit l'histoire, suivi de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Le Seuil, 242 p.